

TION

LES Mélanges Religieux Paraissent DEUX FOIS par semaine, les MARDIS et VENDREDIS. L'abonnement pour l'année est 0 0

Mélanges Religieux

Lettres. Les Correspondances et les Lettres d'affaires doivent être adressées franches de port au Rédacteur en Chef. Pour les Annonces, voir le Tarif à la dernière colonne.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13. MONTREAL, VENDREDI 12 AVRIL 1850. No. 59.

ETRANGER. Correspondance particulière de la Gazette de Lyon.

Suisse, 1er mars 1850. Monsieur,

Vous avez vu commencer en Suisse plusieurs des grandes crises politiques de l'Europe; les constitutions plus ou moins démocratiques de ses gouvernements républicains lui ont valu le triste droit d'initiative dans les tentatives de bouleversement par les sociétés secrètes ont éclaircies tout à leur aise dans son sein; car elles y ont de tout temps joui d'une tolérance à peu près absolue, et nul autre pays n'a jamais offert aux loges maçonniques, qui ont été les anti-chambres des sociétés secrètes, des développements aussi nombreux et des adeptes aussi éminents, malheureusement pris dans des classes auxquelles la nature de leurs mœurs, religieux ou civils, aurait dû fermer impitoyablement la porte de ces repaires d'ine érudites et d'antichristes.

A la fin de 1847, l'affaire du Sonderbund est venue justifier une fois de plus ce que je vous disais en commençant ma lettre. Les gouvernements de l'Europe n'avaient jamais été aussi heureux, aussi préservés, aussi bien assis depuis la crise de 1830, qu'à l'époque à laquelle je viens de me reporter, et ils poussaient activement les sept cantons de l'alliance catholique à résister par les armes au despotisme radical, parce qu'à cette résistance devait aboutir, d'après leurs plans, à l'établissement d'un nouvel ordre de choses qui aurait rasé l'arsenal où se sont forgées les révolutions qui ont si rudement ébranlé leur existence séculaire.

Ces vices des gouvernements, personne parmi les gouvernés ne sut les comprendre. La guerre du Sonderbund, que fut-elle, dans le principe, aux yeux de ceux-ci? une querelle de secte, une guerre civile fomentée par quelques moines jaloux de leurs anciens privilèges et de leur ancienne supériorité, par une poignée de fanatiques plus catholiques que le pape. Cette affaire d'avant-garde entre le vieil ordre social et les socialistes, ne fut pas autre chose, en France surtout, aux yeux de ce que l'on est convenu d'appeler l'opinion publique, et celle-ci força les pouvoirs à mettre dans leur concours à la défense du droit opprimé des restrictions ou des limitations qui, après avoir rendu cette défense impossible, eurent pour résultat d'ouvrir au radicalisme une ère de triomphes qui a vu tomber les plus anciennes et les plus fortes garanties des trônes que l'Europe avait respectés jusqu'à ce jour.

Cette importance des événements qui se passent en Suisse, en tant qu'ils ont des rapports directs et immédiats avec les événements des autres pays, il l'avait bien comprise, le premier des princes dont la bonapartisme de février engloba le trône sous une avalanche de pavés. Sa vieille expérience et sa perspicacité proverbiale lui faisaient dire, 15 jours avant sa chute, à un ecclésiastique haut placé et qui du moins allait bientôt l'être: "Ah! nous avons fait une faute, une grande faute de ne pas intervenir pour le Sonderbund. Que voulez-vous? c'est l'Angleterre qui en est la cause. L'Angleterre, était là, elle nous a empêchés. Mais nous aurions dû passer outre, et intervenir intervenir même pour les Jésuites, parce que le pape garantissait leur existence, et qu'au bout du compte ils font du bien partout où il se trouvent."

Ces paroles, assez étranges dans la bouche de celui à qui doit remonter la première responsabilité des faits connus dans l'histoire politique de 1845, sous le nom d'intrigue-Rossi, furent, peu de jours après, une extension d'une portée beaucoup plus grave. La veille ou l'avant-veille du 24 février, Louis-Philippe faisait appeler dans son cabinet privé un agent du chef civil de l'Alliance des Sept, et là, dans un entretien tout-à-fait intime et même amical, il lui prodiguait l'assurance la plus formelle qu'il allait mettre tout en œuvre pour arranger la question suisse et faire respecter le pacte et les droits qu'il garantissait aux catholiques. L'affaire des banquets, ajoutait-il, lui donnait un peu de tracas pour le moment. Mais ce n'était pas la première de cette nature dont il avait eu raison. Peu de mille que tout cela. Quant aux moyens de l'éteindre, une longue pratique, une vieille expérience les lui avaient suffisamment appris. Encore quelques heures, quelques jours peut-être d'une agitation fictive, et le cabinet français, rendu à de plus hautes préoccupations politiques, allait s'occuper sérieusement et promptement d'arrêter le radicalisme helvétique dans son marche triomphal et son œuvre de démolition; puis de le mettre dans l'impossibilité de recommencer...

Quelques heures plus tard, la suite que l'auteur de ces paroles reconnaissait avoir commise quatre mois auparavant était clairement expiée. Quelques jours plus tard, l'Autriche, la Prusse, tous les états secondaires de l'Allemagne, les Deux-Siciles, les États-Romains, et enfin le Piémont, expiaient, chacun

dans une mesure plus ou moins forte, le rôle complaisant à sanctionner les faits accomplis depuis 1830 par la révolution européenne et la haine de l'église catholique, leur trop facile condescendance à ne pas braver l'opinion publique pour empêcher les radicaux suisses et la propagande démocratique exercée sous leur protection et avec leur puissant concours, de lever l'étendard de l'insurrection et de mettre les fautes aux portes entrées par eux sous les fondements des divers pouvoirs au centre des quels est assise la Confédération helvétique.

Les considérations qui précèdent et les développements que j'y ai donnés, je les ai crus nécessaires pour porter un nouveau coup à une opinion trop longtemps accréditée par une raillerie de Voltaire, que les événements de ces dernières années ont presque réussi à ruiner, à savoir que les révolutions en Suisse sont des tempêtes dans un ver d'eau. C'est pour avoir soupçonné paisiblement sur la foi de cette épigramme, devenue un oracle par suite de l'impérial notation proférée par tout ce qui est sorti des lèvres plissées du vieux radoteur de Ferney, que les gouvernements ont vu tout-à-coup la tempête dans un ver d'eau communique d'épouvantables secousses aux assises du port où ils se croyaient éternellement à l'abri. Une vérité politique s'est fait jour et a passé dès lors dans le domaine de l'histoire. Cette vérité, les faits historiques auxquels je viens de faire allusion nous dispensent de l'enoncer de nouveau. Vous comprendrez assez ce que je veux dire.

Si l'initiative des bouleversements politiques semble appartenir à la Suisse, peut-être que celle des séparations sociales, des restaurations des droits légitimes, lui sera également dévolue. Voilà précisément la question que j'ai voulu aller étudier autant que possible sur les lieux même de sa résolution. Beaucoup l'ont déjà résolue dans un sens affirmatif, cette question capitale, surtout quand ils ont vu quelles complications subsistait depuis le commencement de cette année, la politique du conseil fédéral que les notes des puissances mettent dans un cruel embarras, et accablent, pour ainsi dire, dans une impasse infranchissable. A cet égard, j'aurai peu de choses à ajouter aux prévisions déjà exprimées par les principaux organes de la presse parisienne.

Mais ce n'est là qu'une côté très secondaire du but que je me suis proposé en revenant visiter les pays et les hommes qui avaient si vivement préoccupé l'opinion publique à la fin de 1847, et dont j'avais partagé les nobles efforts pour prévenir la catastrophe qui marqua cette fin d'année à jamais déplorable. En présence d'un avenir que tout le monde suppose gros d'événements majeurs, qu'elle est la situation de la Suisse catholique, et des débris dispersés, enclavés, mais amantés, de l'alliance des VIII! Voilà ce que j'ai l'intention de vous exposer brièvement dans une prochaine missive.

SCIENCE.

Machines à vapeur pneumatosphériques. — Succès complet. — Mécanisme du nouveau système. — Économie énorme. — Avantages incontestables. — Révolution réelle dans l'art des machines à vapeur.

MACHINES À VAPEUR. — Nouveau système pneumatosphérique de M. Testud de Beauregard. — Dans plusieurs lettres signées ou anonymes qu'on nous a récemment adressées, on s'étonne, on s'irrite presque du silence que nous gardons depuis plusieurs mois sur l'invention tant exaltée par nous, d'un jeune ingénieur civil français, M. Testud de Beauregard. Nous nous étions tant avancés, tant compromis même au jugement de quelques confrères, plus prudents ou moins courageux; nous avions pris si solennellement l'engagement de nous rétracter si nous nous étions trompés, qu'en effet tout silence à pu offenser nos lecteurs. Eh! bien, qu'ils se réjouissent avec nous, le succès a dépassé nos espérances et justifié notre enthousiasme, et nous annonçons avec joie cette bonne et heureuse nouvelle. Nous avons pris cette fois toutes les mesures que la prudence la plus ombrageuse commande; voilà plus de trois mois que la nouvelle machine fonctionne régulièrement dans l'atelier, faubourg Saint-Denis, 162; elle a été visitée par un très grand nombre d'ingénieurs ou d'amateurs; elle a subi toutes les épreuves imaginables; elle a été mise à la torture de toutes les manières possibles, etc. Sa théorie et son travail ont été l'objet d'une multitude effrayante d'objections, et elle a triomphé de tout. Manomètres, freins, travail effectif, etc.; elle a tout défilé, tout subi, tout vaincu. Chacun peut la voir fonctionner, la discuter, soulever des objections nouvelles, ou répéter les mille objections déjà réfutées, etc. M. Testud de Beauregard ne ferme ses ateliers à personne; amis ou ennemis sont reçus avec la même bienveillance presque avec la même cordialité; il écoute tout, répond à tout par le plus invincible des arguments par le jeu simple, calme, régulier, efficace, d'une machine de quatre à cinq chevaux, marchant contre tous les principes d'une science trop

jeune et trop téméraire, contre toutes les règles qu'on s'est trop empressé de formuler; cette machine, cependant, est en elle-même parfaitement rationnelle, car elle s'appuie sur un principe nouveau, incontestable, montré clairement aux yeux, ou forcé visiblement par la réalisation de la plus curieuse et de la plus simple des machines à vapeur connues. Puisque nous disons notre dernier mot, et qu'on nous a provoqués, entrons dans quelques détails. Voici le mécanisme du nouvel appareil. Une grande marmitte en tôle de fer, quarante et même soixante fois plus petite que la chaudière actuelle d'une machine de même force, est enfilée dans un fourneau ou bûche en briques; elle est vide et reste toujours vide d'eau, même quand la machine fonctionne; elle est placée au-dessus d'un petit foyer dont la grille, de 40 centimètres de longueur, de 40 centimètres de largeur, est en réalité beaucoup plus petite que les grilles du système ordinaire. Deux pyromètres, l'un de plomb fondu, l'autre de zinc fondu, témoignent à chaque instant que la température du fond de la chaudière ne dépasse pas 400 degrés: si par hasard le zinc venait à brûler, une partie de la chaleur serait perdue ou étouffée par la partie de fer. Ajoutez une simple soupape à poids ou rondelles fusibles, qui se soulève d'elle-même quand la vapeur n'a pas assez d'issue, que l'on ouvre à volonté pour arrêter presque instantanément le jeu de la machine, et vous aurez l'idée complète du générateur sphéroïdal. Plus de ces nombreux appareils de régularisation et de sûreté, si coûteux, si difficiles à adapter; on n'a plus aucune précaution à prendre, parce que tout danger s'est évoué.

Arrivons au jeu de la machine: on met le volant en mouvement, une petite pompe alimentaire projette quelques centimètres cubes d'eau dans le générateur échauffé; cette eau passe à l'état sphéroïdal, se forme en globules, se réduit en vapeur, lentement, cette fois; mais en naissant elle acquiert une température de 400 degrés, et prend un volume assez considérable pour remplir le générateur et les tuyaux de conduite; elle arrive au piston qu'elle soulève; en s'échappant, elle conserve une température de 300 degrés et plus, elle fond le plomb et décompose l'huile; chaude ainsi à l'excès, elle traverse un serpent placé au sein de l'eau alimentaire, l'échauffe, la fait passer à l'état sphéroïdal, la réduit même, en partie, en vapeur, et va enfin se condenser ou se perdre dans l'air. La pompe alimentaire fonctionne de nouveau et projette dans le générateur quelques nouveaux centimètres cubes d'eau déjà à l'état sphéroïdal, d'eau à 60 degrés, placée par conséquent dans des conditions excellentes pour donner une surabondance de vapeur.

L'âme de la nouvelle invention, la source de sa puissance consiste dans ce seul fait, que la vapeur de l'eau à l'état sphéroïdal prend en naissant la température du vase qui la renferme, et acquiert, par conséquent, sans surcroît de dépense, un volume considérable, une élasticité énorme. Le secret du métier, le tour de main qui donne à chaque invention son succès pratique, c'est ici le parti qu'a tiré M. de Beauregard de la chaleur de 300 degrés conservée par la vapeur, après son effort mécanique, pour préparer l'eau alimentaire en élevant considérablement sa température à une vaporisation subite et abondante. Il se passe alors ce qui arrive dans les machines à éther ou à chloroforme. Au lieu de vapeur à 100 degrés agissant sur un liquide vaporisable à 40 ou 50 degrés, c'est de la vapeur à 300 degrés agissant sur l'eau vaporisable à 100 degrés. Trois cents degrés, c'est plus par rapport à cent, que cent par rapport à quarante; et l'on comprendra sans peine que dans le nouveau système l'effet utile puisse être plus que doublé.

Résumons en finissant, et sans chercher à y mettre beaucoup d'ordre, les avantages évidents et considérables qui assument à la machine de notre jeune compatriote de sa supériorité éminente, et qui amèneront forcément, ainsi que nous l'avons déjà dit, une révolution complète dans l'art d'employer la vapeur. 1° Économie énorme de combustible, économisée de près de cent pour cent. Il résulte d'un très grand nombre d'expériences faites, ainsi que nous l'avons déjà dit, une révolution complète dans l'art d'employer la vapeur. 1° Économie énorme de combustible, économisée de près de cent pour cent. Il résulte d'un très grand nombre d'expériences faites, ainsi que nous l'avons déjà dit, une révolution complète dans l'art d'employer la vapeur. 1° Économie énorme de combustible, économisée de près de cent pour cent. Il résulte d'un très grand nombre d'expériences faites, ainsi que nous l'avons déjà dit, une révolution complète dans l'art d'employer la vapeur.

2° Réduction du volume de l'appareil générateur dans la proportion énorme de 50 à 70 pour cent. Quel immense bienfait pour la marine à vapeur dont les navires peuvent à peine porter les chaudières gigantesques et pleines d'eau nécessaires à l'impulsion des aubes ou des hélices. Ici plus de ces énormes magasins de liquide; c'est la machine elle-même qui, au fur et à mesure, s'alimente d'eau distillée. Plus de dépôts calcaires incrustés, plus de nettoyage pénible et dispendieux, plus de perte de temps, etc. Ajoutez à cela la réduction si grande dans la quantité de charbon embarqué, et vous resterez convaincu que l'on pourra doubler la puissance motrice tout en laissant une place beaucoup plus grande au fret et aux passagers. Ajoutez que c'est bien là une révolution complète. Cette révolution s'étendra évidemment aux locomotives; on aura même cette fois deux avantages de plus, et ils sont considérables: c'est 1° que la machine pneumatosphérique ne consomme de charbon qu'autant qu'elle est en marche; 2° qu'en vidant le générateur, on peut presque instantanément mettre le mécanisme en repos. Que de fois nous nous sommes amusés à faire mourir et renaître tour à tour la docile machine du faubourg Saint-Denis. 3° M. Testud de Beauregard a tiré de la chaleur toute la force utile qu'elle peut donner, à ce point qu'un ingénieur célèbre disait après l'avoir examinée attentivement: Mais c'est presque le mouvement perpétuel! Calorique rayonnant, chaleur de la fumée, chaleur perdue des escarbilles, etc.; tout concourt à la production de la vapeur. Le thermomètre placé sur le fourneau et le thermomètre placé sur la cheminée de sortie, indiquent à peine une température de 40 à 60 degrés, tandis que dans les machines ordinaires, l'air chaud et la fumée sortant du carnot ont une température de plusieurs centaines de degrés. La vapeur naît à 400 degrés et cinq kilogrammes de cette vapeur excessivement dilatée produisent le même effet que 95 kilogrammes de vapeur ordinaire. Sortant de dessous le piston à 300 degrés, et amenée au contact de l'eau alimentaire, elle exerce une puissance génératrice énorme; réduite enfin à 96 degrés, elle est condensée par un procédé entièrement neuf, au moyen de cette boîte d'appel, de ce réservoir de vide, dont nous avons donné ailleurs le mécanisme. 4° Enfin, plus d'explosion plausible, plus d'appareils de sûreté, si coûteux dans leur établissement, si inutiles souvent, au moment du danger.

Nous avons tout dit, puissions nous avoir été compris! Nous a-t-on vu, souvent vu, nous avons longtemps attendu avant de porter un jugement définitif; que d'autres voient à leur tour et qu'ils jugent. Que les amateurs qui en si grand nombre, nous ont écrit; que les critiques qui nous ont condamné daignent se donner la peine d'aller jusqu'à l'atelier du faubourg Saint-Denis, ils seront parfaitement accablés, et fixeront leur opinion en toute connaissance de cause. (La Patrie.) F. MOIXO

bien celle qu'on accuse; vous cherchez le foyer et le chauffeur; le foyer, c'est presque un foyer de grande encre; le chauffeur, c'est un ouvrier qui travaille sans inquiétude à son établi, qui de temps en temps, quand il y songe, va jeter quelques pelletées de charbon sous le générateur. Demandez qu'on vide le foyer quand la machine agit avec sa plus grande puissance, tout ce qu'il contient d'escarbilles et de charbon non consommé ne remplira pas un seau ordinaire.

2° Réduction du volume de l'appareil générateur dans la proportion énorme de 50 à 70 pour cent. Quel immense bienfait pour la marine à vapeur dont les navires peuvent à peine porter les chaudières gigantesques et pleines d'eau nécessaires à l'impulsion des aubes ou des hélices. Ici plus de ces énormes magasins de liquide; c'est la machine elle-même qui, au fur et à mesure, s'alimente d'eau distillée. Plus de dépôts calcaires incrustés, plus de nettoyage pénible et dispendieux, plus de perte de temps, etc. Ajoutez à cela la réduction si grande dans la quantité de charbon embarqué, et vous resterez convaincu que l'on pourra doubler la puissance motrice tout en laissant une place beaucoup plus grande au fret et aux passagers. Ajoutez que c'est bien là une révolution complète. Cette révolution s'étendra évidemment aux locomotives; on aura même cette fois deux avantages de plus, et ils sont considérables: c'est 1° que la machine pneumatosphérique ne consomme de charbon qu'autant qu'elle est en marche; 2° qu'en vidant le générateur, on peut presque instantanément mettre le mécanisme en repos. Que de fois nous nous sommes amusés à faire mourir et renaître tour à tour la docile machine du faubourg Saint-Denis.

3° M. Testud de Beauregard a tiré de la chaleur toute la force utile qu'elle peut donner, à ce point qu'un ingénieur célèbre disait après l'avoir examinée attentivement: Mais c'est presque le mouvement perpétuel! Calorique rayonnant, chaleur de la fumée, chaleur perdue des escarbilles, etc.; tout concourt à la production de la vapeur. Le thermomètre placé sur le fourneau et le thermomètre placé sur la cheminée de sortie, indiquent à peine une température de 40 à 60 degrés, tandis que dans les machines ordinaires, l'air chaud et la fumée sortant du carnot ont une température de plusieurs centaines de degrés. La vapeur naît à 400 degrés et cinq kilogrammes de cette vapeur excessivement dilatée produisent le même effet que 95 kilogrammes de vapeur ordinaire. Sortant de dessous le piston à 300 degrés, et amenée au contact de l'eau alimentaire, elle exerce une puissance génératrice énorme; réduite enfin à 96 degrés, elle est condensée par un procédé entièrement neuf, au moyen de cette boîte d'appel, de ce réservoir de vide, dont nous avons donné ailleurs le mécanisme.

4° Enfin, plus d'explosion plausible, plus d'appareils de sûreté, si coûteux dans leur établissement, si inutiles souvent, au moment du danger. Nous avons tout dit, puissions nous avoir été compris! Nous a-t-on vu, souvent vu, nous avons longtemps attendu avant de porter un jugement définitif; que d'autres voient à leur tour et qu'ils jugent. Que les amateurs qui en si grand nombre, nous ont écrit; que les critiques qui nous ont condamné daignent se donner la peine d'aller jusqu'à l'atelier du faubourg Saint-Denis, ils seront parfaitement accablés, et fixeront leur opinion en toute connaissance de cause. (La Patrie.) F. MOIXO

VARIÉTÉS.

Empire Chinois avant la première dynastie.

(2205 ans avant J. C.)

La première date certaine de l'histoire chinoise est celle de la soixantième année du règne de Hoang-Ti, laquelle correspond à l'an 2637 avant l'ère chrétienne.

On doit donc ranger dans les temps fabuleux tous les souverains qui ont précédé Hoang-Ti, puisque la chaîne non interrompue de documents historiques ne remonte que jusqu'à ce prince.

Selon les plus anciens historiens chinois, ce fut un empereur nommé Fou-Hi, dont ils plaçaient le règne l'an 2553 avant J.-C., qui tira les Chinois de l'état sauvage et jeta les premiers fondements de leur civilisation. Voici le portrait de ce prince: tel que le trace le père de Mailla (1): "Fou-Hi, par des soins infatigables, travailla à rendre son peuple raisonnable et à lui inspirer des sentiments humains et conformes à la raison, dont jusque-là il avait paru dépourvu. Il mourut à Tchintou, où il fut enterré. On y voit encore aujourd'hui le lieu de sa sépulture."

Fou-Hi est l'inventeur du fameux livre Y-Kin, ou livre des mutations, qui fut pendant si longtemps le livre des devinations, qui fut pendant si longtemps le livre des devinations, qui fut pendant si longtemps le livre des devinations.

(1) Célèbre missionnaire jésuite qui vécut 45 ans en Chine à la cour de l'empereur Kang-Hi.

longtemps le désespoir des lettrés chinois et ensuite des savants européens. Enfin, après bien des recherches, l'illustre Leibnitz reconnut avec étonnement que les lignes figurées dans ce livre, lignes tantôt brisées, tantôt entières et disposées d'une certaine façon, étaient une application rigoureuse du système de numération comme sous le nom de système binaire.

Malgré les histoires ridicules que, d'après des traditions populaires, les vieux chroniqueurs chinois racontent de Fou-Hi et de ses successeurs, il est assez facile de se former une idée des faits généraux qui caractérisèrent cette époque reculée. Ainsi l'on peut considérer comme acquis à l'histoire que ce fut entre les règnes de Fou-Hi et de Hoang-Ti que la race chinoise fit ses premiers pas dans la carrière de la civilisation. Ne reconnaissant que les droits de la force, exclusivement chasseurs, sans liens de famille, sans demeures fixes, les Chinois, jusqu'à Fou-Hi, étaient de véritables sauvages dominés plutôt que gouvernés par des chefs. Parmi ceux-ci Fou-Hi, doté d'une intelligence relativement très supérieure, entrevit le premier les véritables destinées de l'homme sur la terre. Il établit des lois pour protéger les faibles contre les forts, et institua le mariage. Ses successeurs fécondèrent ces premiers rudiments sociaux, et, par la culture des terres, fixèrent les peuples errants dont ils étaient les pasteurs. Des huttes d'abord, des villages ensuite s'élevèrent bientôt, de toutes parts, et grâce à une vie plus régulière, à une nourriture moins incertaine, la population s'accrut rapidement.

Il ressort également de la situation de l'empire chinois sous Hoang-Ti, que cette nation passa sans transition et d'un seul élan des ténèbres de la barbarie à une organisation sociale assez complète. Hoang-Ti, à qui revient en partie la gloire d'un progrès si rapide, monta sur le trône à la suite d'une guerre civile. Le fils de son prédécesseur s'était révolté contre son père, et celui-ci s'était vu forcé d'abdiquer en sa faveur. Cette action souleva peuples et grands contre le rebelle. Attaqué à son tour par Hoang-Ti, il fut vaincu et périt les armes à la main.

Hoang-Ti avait une grande réputation de sagesse et de vertu. D'un consentement unanime il fut élu empereur; son règne ouvre l'ère historique de la nation chinoise. Nous allons examiner rapidement ce qu'étaient la civilisation chinoise sous Hoang-Ti et ses successeurs, jusqu'à un fondateur de la première dynastie. Un trait bien caractéristique de cette période nous a frappé. Chacun parmi les considérations dont il faut précéder une de ses ordonnances, émet celle-ci: "après avoir considéré l'antiquité." Il y avait donc déjà une antiquité offrant des précédents à suivre pour un monarque qui vivait plus de deux mille ans avant notre ère.

Ce qu'il y a encore de positif, c'est qu'à cette époque le gouvernement chinois était régulièrement constitué, neuf ministres, ayant chacun des attributions spéciales comme nos ministres actuels administraient l'empire:

- 1° Le président du conseil, l'instigateur des autres ministres, suivant le texte chinois;
- 2° Le ministre de l'agriculture;
- 3° Le ministre de l'instruction publique;
- 4° Le ministre des travaux publics;
- 5° Le ministre de la justice;
- 6° Le ministre des ponts et chaussées et des eaux et forêts;
- 7° Le ministre des rites et cérémonies (cultes);
- 8° Le ministre de la musique (beaux-arts);
- 9° Enfin le ministre chargé de veiller sur ceux qui ont une mauvaise langue, et qui, par leurs discours, sèment la discorde. — à ce sens, à ce qu'il paraît, n'est pas chose nouvelle.

CANADA.

LA SOLENNITÉ DE PÂQUES À QUÉBEC. — Nous regrettons vivement que le temps ni l'espace ne nous aient permis, dans notre dernier numéro, de dire avec quelle solennité les catholiques de la ville et des faubourgs ont célébré le jour de Pâques. Nous nous empressons de le faire aujourd'hui avec d'autant plus de plaisir que nous avons vu avec satisfaction et bonheur l'empressement des fidèles à ajouter les beautés et les charmes de l'art musical à l'éclat, à la majesté de nos cérémonies religieuses.

À l'église Notre-Dame, un chœur composé des élèves du Séminaire, sous la direction de M. Dessane, exécuta une messe magnifique, dont la composition est, dit-on, de l'habile organiste français. À part quelques légères imperfections d'ensemble, dues sans aucun doute au manque de temps suffisant pour la pratique de morceaux qui leur étaient tout-à-fait étrangers, les amateurs ont chanté de façon à mériter l'approbation des connoisseurs. Nous ajouterons que ces messieurs, s'ils continuent pour quelque temps encore à recevoir des leçons de notre organiste, pourront chan-